



LA STATUE DU "GRAND FRANÇAIS."

La statue de Ferdinand de Lesseps vient d'être embarquée au port Saint-Nicolas, devant le Louvre, à bord du bateau «Pandora»...

Le trou du Diable.

Sur le versant gauche du mont Faron, l'une des collines qui entourent la ville de Toulon, existe un trou d'une profondeur qui ne put jamais être mesurée.

Au premier abord, son aspect n'est pas effrayant, mais lorsqu'on se penche au-dessus de la margelle de puits qui l'entoure, on entend cette verte rouille et rouler durant de longues minutes, et le bruit du roulement de cette pierre se achève point par un brusque arrêt, la pierre roule toujours, et l'on entend le bruit s'éteindre peu à peu, comme un souffle...

Tout auprès de la margelle du trou du Diable, le visiteur remarque une petite tombe surmontée d'un croix, et ombragée par un pin maritime. Sur la pierre tombale, deux noms : «Jean-Marie».

C'est depuis ce jour que le trou du Diable fut entouré d'une margelle. Auparavant, il s'ouvrait béant sous les pieds des passants et qui sait combien, se promenant, rêveurs, y furent engloutis.

Au bout de trois heures, on ramena la corde, et l'on s'aperçut avec stupefaction que René Jean n'y était pas attaché. Un autre homme, livide, à moitié mort, s'y cramponnait de toutes ses forces.

On donna à manger au malheureux. On le reconforta, et on l'emmena à l'hôpital. Là, il fut pris d'une fièvre épuissante, et ne put, durant plusieurs jours, prononcer aucune parole.

Un jour, un savant ayant prétendu que le trou du Diable devait être que l'orifice d'un volcan éteint, les Académies du Midi s'élevèrent et l'on décida de pénétrer au fond même de ce volcan, afin de lui arracher son secret.

Une demande fut adressée au préfet maritime, qui, après acceptation du gouvernement, promit sa grâce complète à celui des forçats qui consentirait à descendre au fond du trou du Diable, et à en dire le profond secret.

Trois forçats se présentèrent pour tenter l'épreuve. On les fit monter au soir, et l'un après les autres, ils descendirent, solidement attachés à la talle, par des cordes.

reprit sa route. Au bout de quelques heures, il s'arrêta, étendu, aux portes d'une ville. Il était à Marseille.

Son entrée en ville fit sensation. Il n'avait pas fait deux pas qu'une foule énorme l'escortait. Au bout de trois minutes des agents se saisirent de lui et l'emmenèrent en prison.

Interrogé, il conta son histoire. On ne voulut pas y ajouter foi, et l'on écrivit à Toulon. Le directeur de l'arsenal répondit qu'aucun forçat ne s'était évadé, mais qu'un nommé René Jean était bien réellement descendu dans le trou du Diable, mais qu'il y était mort.

Lorsque René Jean arriva à Toulon, l'affaire avait déjà fait grand bruit, et toute la population s'échelonnait le long des rues, pour le voir passer.

Il traversa la haine du peuple, le dos voûté, hâve, méconnaissable, ses cheveux étaient blanchis, ses jambes tremblaient.

Au bain, on ne le reconnut pas tout d'abord, mais après qu'il fut déshabillé, sa marque le désignait suffisamment, on dut bien se rendre à l'évidence. C'était René Jean.

L'émotion fut grande parmi les savants. Ils demandèrent la grâce du forçat, et l'obtinrent. Mais jamais personne ne put retrouver la prairie dans laquelle s'ouvrait la fissure qui conduisit au trou du Diable.

Dans les environs de Toulon, il est beaucoup de rivières qui sortent de terre ou d'un fragment de roche. On ne pouvait les inspecter toutes.

Et puis René Jean, dans son voyage le long de la fissure, avait dû non seulement marcher, mais aussi nager, et se voiler, et ramper. Il déclarait son voyage impossible à recommencer peut-être.

René Jean est devenu l'un des commerçants notables de Toulon. Gracié, il a travaillé, a économisé, a ouvert un magasin, y a gagné de l'argent, s'est marié et a eu des enfants dont l'un est aujourd'hui officier.

Chaque année René Jean, qui a aujourd'hui tout près de quarante ans, monte en pèlerinage sur la colline du Faron, et dépose sur la margelle du trou du Diable un bouquet de fleurs, et il prie.

Puis il redescend la colline lentement, pas à pas, songeant à son horrible aventure, qui cependant lui fut douce, puisqu'elle l'arracha au bagne.

Le troisième ne put être remonté, car la corde se cassa. L'expérience ne fut pas renouvelée ce jour-là.

Huit jours après, le préfet maritime fut averti qu'un forçat demandait à tenter l'épreuve. Il voulut descendre dans le trou du Diable. Le préfet y consentit.

Ce forçat se nommait René Jean. Il avait vingt ans à peine. Il se disait innocent et s'était peut-être, car il n'avait été condamné que sur de très vagues indices.

Sa mère avait été trouvée assassinée dans son lit, un matin; il avait eu en public une discussion avec elle, la veille, et on l'avait accusé de l'avoir tuée. Ses dénégations lui avaient valu la vie sauve, mais ne lui avaient pas évité le bagne.

Donc René Jean, un jour, vers midi, fut amené sous bonne escorte, au trou du Diable.

Comme ceux qui l'avaient précédé dans sa périlleuse tentative, il fut lié autour du corps, par une longue corde de plus de mille mètres, et lentement, on le descendit dans le trou.

Au bout de trois heures, on ramena la corde, et l'on s'aperçut avec stupefaction que René Jean n'y était pas attaché. Un autre homme, livide, à moitié mort, s'y cramponnait de toutes ses forces.

C'était le forçat qu'on avait vu ramener lors de la dernière descente, le forçat dont la corde s'était cassée.

On donna à manger au malheureux. On le reconforta, et on l'emmena à l'hôpital. Là, il fut pris d'une fièvre épuissante, et ne put, durant plusieurs jours, prononcer aucune parole.

Quand il put parler, il raconta que la corde était cassée, il n'avait pu s'accrocher à un fragment de roche et qu'il y était resté, jusqu'au moment où, entendant du bruit, il avait compris qu'un autre forçat descendait dans le trou.

Il avait lutté avec ce forçat, avait coupé la corde au-dessus de sa tête; le forçat vaincu avait roulé dans l'abîme. Quant à lui, cramponné à la corde, il avait pu se faire remonter.

volutes laiteuses à travers les vallons, et on les voyait glisser sur nappes de lumière pâle entre les troncs noirs et les branches déchaquetées.

Des aigles volaient très haut, dans l'azur étoilé. Je contemplais ce bassin pacifique où les constellations se plongeaient en frissonnant, ces eaux moroses sous lesquelles on devinait des abîmes sans fond.

et là-bas, vers le milieu, ce frisson perpétuel, cette agitation inquiétante, qui allait, élargie, jusqu'à la brèche rocheuse, où elle devenait un courant puissant. Le «Pas-d'Amour» Ce nom évocateur de paysages pleins de soleil et de gaieté, ne convenait guère à ce décor majestueux et mélancolique.

Mais le lendemain, tandis qu'avec une philosophie reconquise il avait repris son «étude», il vit Anaïs courir vers lui. On venait d'annoncer le retour des pêcheurs; Yan Karadec rentrait. Et Anaïs dit :

«C'est pardonné, je ne me rappelle plus, je ne vous en veux pas; mais Yan Karadec approche; il faut partir.»

Le garde se tut et resta immobile, la levre frémissante, l'œil hagard, comme si le drame se déroulait encore, visible pour lui seul, sur l'eau solitaire, comme si ce rire de fou qui en marquait la fin lui en déchirait encore les oreilles.

Et moi, je considérais ces petites vagues courtes qui luisaient sous les rayons de la lune comme des écailles d'argent, et qui s'en allaient lentes, irrésistibles, vers la chute. Et cette carcasse de bois, pourrie, montrant ses membrures comme les côtes d'une squelette et qui gardait depuis dix ans le seuil du Pas-d'Amour.

«Quoi! murmurai-je, ils sont morts tous deux?»

Le vieillard posa sa main sur mon épaule et dit d'une voix grave :

«Il faut croire qu'il en soit ainsi. Je me crois que cela vaut mieux. Si un seul eût survécu, n'eût-ce pas été plus terrible?»

A présent, la rive rocheuse est déserte, la vague clapote sur l'abandon de tout, les pêcheurs de Plouédic, cinglant vers l'Islande, ne font plus qu'un point noir là-bas, et qui finit par descendre dans l'espace.

Quelques jours après l'exode des pêcheurs, Plouédic reçut la visite d'un inconnu qui, conduit là par le hasard de sa fantaisie, annonça qu'il se fixait à jamais au prochain accès de spleen.

Son nom ne dit rien à personne, et c'était pourtant le nom d'un maître, Germain Parvillac, le grand peintre de l'«Euclyte» et de la «Pointe du Raz».

O les premières heures de contemplation, d'empoignades avec l'horizon et les choses, de souffie libre, de cette évasion loin de Paris! Parvillac les goûta. Il vida tout ce qu'elles avaient de joie et de renouveau, passionné.

Il trouva dans une cabane l'hospitalité, du pain massif et de la soupe aux coquillages; puis, il établit son chevalet devant une découpe de rocs qui les attirait puissamment son œil d'artiste; puis, une après-midi qu'il travaillait, il vit passer Anaïs.

Elle passait. Mais pourquoi ne s'intéressait-elle pas, comme les autres, à ce qu'il faisait? Pourquoi ni un mot, ni un regard? Et il eut soudain une grande curiosité de cette belle fille, qu'embellissait encore un tel dédain.

Elle lui parlerait, il saurait bien s'imposer et prendre d'elle tout ce qu'elle voulait retenir. Et chaque jour, maintenant, Anaïs le trouvait sur son chemin, acclimatée peu à peu à son visage, à ses manières, à ce sourire dont il savait jouer. Et, en rentrant, il s'arrêtait devant chez elle, pris d'un envahissant besoin de la voir, d'obtenir une parole, un geste, un contact, même furtif.

D'abord, elle n'avait été qu'un complément pittoresque dans le paysage; maintenant, elle devenait une ambition, une soif et une faim, un tourment.

Enfin, il lui dit : «Viens auprès de moi quand je travaille. Tu t'assieras sur la falaise. Et puisque tu penses toujours à ce Yan Karadec, comme tu l'ouvres, dans ce que je fais, dans ma peinture, tu retrouveras la mer qui l'emporta loin de toi, et tu reverras à lui.»

Sans soupçon, sans défiance, doucement, Anaïs s'habitua. D'ailleurs, ne devait-elle pas être heureuse de parler d'Yan, et de son chagrin même, de vanter celui qu'elle aimait, de montrer à un étranger son cœur très fidèle? Et une superstition même l'amenait auprès de Parvillac; cet homme, cet ami, avait dû lui être envoyé pour lui dire de bonnes choses, qui soutiennent et consolent.

Un soir, sans un mot, brusquement, n'y tenant plus, devant l'horizon mourant où s'engleuvait le soleil rouge, Parvillac se leva, et, comme d'une brûlure douloureuse il lui mirqua les lèvres d'un baiser.

D'un bond, Anaïs s'était recampée sous l'agression, et, avec une confusion stupide d'homme déjoué, Parvillac attendait sa colère.

Mais, à sa grande surprise, la colère d'Anaïs se foudra dans une squadaise et pure tristesse; elle parut moins offensée qu'empêchée de peine.

Comme il voulait s'expliquer, et secourant ce baiser dont elle était meurtrie, elle murmura simplement : «Oh! ce que vous avez fait est mal!... Est, pensive, à pas lents, elle s'éloigna.

une confusion stupide d'homme déjoué, Parvillac attendait sa colère.

Mais, à sa grande surprise, la colère d'Anaïs se foudra dans une squadaise et pure tristesse; elle parut moins offensée qu'empêchée de peine.

Comme il voulait s'expliquer, et secourant ce baiser dont elle était meurtrie, elle murmura simplement : «Oh! ce que vous avez fait est mal!... Est, pensive, à pas lents, elle s'éloigna.

Mais, le lendemain, tandis qu'avec une philosophie reconquise il avait repris son «étude», il vit Anaïs courir vers lui. On venait d'annoncer le retour des pêcheurs; Yan Karadec rentrait. Et Anaïs dit :

«C'est pardonné, je ne me rappelle plus, je ne vous en veux pas; mais Yan Karadec approche; il faut partir.»

Le garde se tut et resta immobile, la levre frémissante, l'œil hagard, comme si le drame se déroulait encore, visible pour lui seul, sur l'eau solitaire, comme si ce rire de fou qui en marquait la fin lui en déchirait encore les oreilles.

Et moi, je considérais ces petites vagues courtes qui luisaient sous les rayons de la lune comme des écailles d'argent, et qui s'en allaient lentes, irrésistibles, vers la chute. Et cette carcasse de bois, pourrie, montrant ses membrures comme les côtes d'une squelette et qui gardait depuis dix ans le seuil du Pas-d'Amour.

«Quoi! murmurai-je, ils sont morts tous deux?»

Le vieillard posa sa main sur mon épaule et dit d'une voix grave :

«Il faut croire qu'il en soit ainsi. Je me crois que cela vaut mieux. Si un seul eût survécu, n'eût-ce pas été plus terrible?»

Quand Jacques de Thivres vint s'installer, l'hiver dernier, entre Nice et Menton, dans une villa un peu écartée, il n'avait d'autre dessein que de se reposer un mois ou deux, en buvant du soleil et en regardant le ciel et la mer.

Car il se sentait, à quarante-cinq ans, extrêmement las de corps et d'esprit. Sa fatigue venait, non point précisément d'avoir aimé, mais d'avoir vécu à l'amour secoué, et toujours avec une grande dépense d'activité intellectuelle.

Jacques n'était pas un don Juan, un professionnel, mais un amateur distingué et d'un goût original. Plein d'une bienveillance inébranlable pour toutes les femmes, il avait cependant toujours été délicat et particulier dans ses choix.

Ce qu'il recherchait avant tout chez les femmes, c'était des «cas» sentimentaux, des façons d'éprouver l'amour qui parussent neuves par quelque endroit. Mais comme, en ces matières, les sentiments ont une singulière façon de se renoueler, et que dans des situations exceptionnelles, la recherche de ces cas l'avait souvent engagé dans des difficultés d'où il avait eu peine à se tirer. Il ne l'avait pu, quelquefois, qu'en faisant souffrir les autres un peu plus qu'il ne voulait, et en souffrant lui-même un peu plus qu'il n'aurait cru.

Et c'est pourquoi il était sérieusement résolu à laisser chômer son cœur pendant une saison.

C'était été, d'ailleurs, le conseil de son médecin.

Il allait flâner, presque tous les jours, dans un pli de valon abrité du vent et incliné vers la mer.

Toutes les fois que le soleil était chaud, il rentrait là une dame et une jeune fille. La dame avait l'air respectable, la jeune fille était jolie et visiblement poitrineuse. Jacques prit l'habitude de les saluer et d'échanger quelques mots avec elles. En les quittant, il songeait, avec une pitié banale :

«Pauvre petite!»

Il apprit que le père était mort du terrible mal, puis un fils aîné; que la jeune fille s'appelait Mlle Luce; que ces dames étaient dans une situation de fortune assez modestes; qu'elles habitaient un petit appartement dans un hôtel meublé; qu'elles étaient douces, qu'on les plaignait, et qu'on n'avait à en dire que du bien.

Il s'intéressa un peu plus aux deux femmes.

Le visage de la mère, quand sa fille ne la regardait pas, exprimait une douleur sans fond, une douleur qui n'espère plus et qui n'y comprend rien; les veillées au chevet de son fils et de son mari, les deux agonies, les deux exténuations, la certitude de revoir cela une troisième fois, bientôt, et de rester enfin seule au monde, avec toute son âme dans le passé.

Et Jacques admirait comment elle pouvait retrouver, près de sa malade, de pâles sourires, même un message de gaieté et, la dernière minute, de ses deux mains, s'efforçant de porter doucement le futur mort.

D'une blancheur de neige, les yeux trop grands, les lèvres trop fines, la voix trop claire, les cheveux trop lourds, des veines bleues sur ses mains de cire, délicates et fragiles à faire pleurer, avec sa gracilité dérivée sous les plis des robes et l'assombrissement des

châles, la petite malade, trop faible pour lire et laissant tomber son livre sur le sable, ou bien oubliant sur ses genoux de pâles aquarelles commencent, où les voiles des bateaux roses bleuaient à des fleurs, restait immobile des heures entières, le regard perdu à l'horizon.

Et Jacques disait : «A quoi pense-t-elle, cette petite qui va mourir, et qui peut-être le sait?»

Un jour, Luce, de ses longues petites mains pâles, avec des soies blanches et bleues, faisait un ouvrage au crochet. Jacques lui dit :

«C'est dit, Luce, pour une amie qui s'est mariée l'année dernière et qui attend un bébé... Elle est bien heureuse.»

Le lendemain, sur le même banc, assise près de sa mère, Luce lisait. La page où elle en était devait l'intéresser beaucoup, car Jacques vit, au mouvement de ses cils, qu'elle la relisait plusieurs fois. Puis elle resta pensive et oublia de tourner la page.

Jacques passa derrière la jeune fille, et jetant les yeux sur la page ouverte de la livre était un volume de la «Légende des siècles», il rencontra ces deux vers :

Je veux bien mourir, à 44 ans ; Mais pas avant d'avoir aimé.

Luce songeait :

«Je ne vivrai pas longtemps. On me le cache, mais je le sais, puisque j'ai le même mal que mon père et que mon frère. Or, je veux bien, puisqu'il le faut, mourir jeune; mais je voudrais, auparavant, avoir vécu comme les autres femmes. La plupart de mes amies sont mariées. Celles qui ne le sont pas encore, il y a des hommes qui les aiment et qui leur font la cour. On ne me l'a jamais faite, à moi. Je ne saurais donc pas ce que c'est que d'être aimée, d'être épouse, d'être mère... Je ne suis point laide. J'ai rencontré plusieurs fois des jeunes gens à qui je plaisais certainement et qui, d'abord, avaient l'air de m'aimer. Et puis, tout d'un coup, leurs manières changeaient, ils cessaient de me traiter comme une jeune fille; ils venaient de s'apercevoir que ce n'était plus la peine, et leurs yeux n'exprimaient plus que la pitié...»

Cela se voit donc presque tout de suite, que je vais mourir? C'est cela qui est triste... Ce monsieur que nous voyons tous les jours, il est pas mal et je le crois très bon. Mais j'ose à peine lui parler et le regarder. J'ai peur de sentir encore que, pour lui comme pour les autres, je ne suis qu'une maîtresse de qu'il faut traiter doucement, puisqu'elle va s'en aller... Tout le monde est bon pour moi; personne ne se fâche de mes caprices. Mais cette bonté même, cet air attendri que chacun prend à mon approche, me rappellent à chaque minute ce que je voudrais oublier... Ah! si je pouvais être aimée autrement, si rien qu'un peu! J'aimerais tant qu'il m'aimerait pour autre chose que ma faiblesse et ma pâleur!...

Jacques songeait de son côté :

«Elle est délicieuse, cette enfant... Oh! je sais bien que, sans son mal, elle serait peut-être insignifiante. Mais cette pâleur, cette faiblesse, l'idée de la mort invisible... Eh bien, non, je suis sûr qu'elle serait délicieuse, même bien portante... Pauvre petite!»

Puis il se ravisa :

«Pourquoi «pauvre petite»? Est-elle si à plaindre, après tout? Et il se rappelait un sonnet du jeune poète Vinci :

Près d'un parfum, deux fantômes au contour défilé, Un s'efface à peine et l'autre se réveille, Le mort rouge au secret son corps émaillé.

Puis il pleura : Pourquoi? Cher ange d'or, Tu partiras bientôt, ayant connu de l'homme Le plus pur et le plus doux, et comme me La chaste sympathie et la sainte pitié.

Tu t'évanouiras comme l'âme des roses ; Tu n'auras pas connu l'adroit des ans mortel ; Et la maternité ne se félicite pas.

Mais tu laisseras, par de tout regret profane, Au cœur de ceux qui t'ont rencontré ici-bas, Le souvenir léger d'une ombre diaphane.

Il reprérait :

«Oui, c'est très bien pour nous. Mais pour elle? Il n'est pas difficile de deviner à quel elle rêve pendant ses longues absences... Eh bien! si on lui faisait cette joie! Si on lui donnait l'illusion d'une vie de femme, l'illusion de l'amour? Ne serait-ce pas une jolie charité, de faire que cette petite figure partie presque contente et s'imaginant avoir vécu? Si j'osais... Ce serait une miséricorde à jouer... et qui sait si ce serait jusqu'au bout une comédie?»

Subitement, une inquiétude lui vint :

«Et si elle n'allait pas mourir? Il interrogea le médecin qui soignait Luce.

«Perdue! répondit le docteur. Aucun espoir. Si elle en a encore pour trois mois, c'est tout le bout du monde.»

Allons! se dit Jacques. Ce sera probablement la meilleure action de ma vie.

SI VOUS ETES ACCABLE, FAITES L'ESSAI DU VIN MARIANI (MARIANI WINE) LE TONIQUE IDEAL.

Le Vin Mariani est un tonique préparé d'après des principes vraiment scientifiques. Il ne contient absolument aucune substance nuisible et est très agréable à prendre.

Il a reçu les recommandations de plus de 8,000 médecins de toutes les parties du monde.

Le Vin Mariani donne de la puissance au cerveau, des forces et de l'élasticité aux muscles, avec des richesses au sang. C'est un promoteur de la santé et de la longévité. Il fait paraître jeunes les vieux; et conserve les forces aux jeunes.

Le Vin Mariani est surtout indiqué pour les hommes se livrant à un travail excessif, les femmes de santé délicate et les enfants malades. Il calme, fortifie et soutient le système, et ranime le corps et le cerveau. Il est inappréciable comme Tonicum d'été. Il peut être pris avec de la glace pilée ou du soda. Faites-en l'essai. Ménez-vous des imitations.

Le Vin Mariani est inappréciable pour les hommes se livrant à un travail excessif, les femmes de santé délicate et les enfants malades. Il calme, fortifie et soutient le système, et ranime le corps et le cerveau. Il est inappréciable comme Tonicum d'été. Il peut être pris avec de la glace pilée ou du soda. Faites-en l'essai. Ménez-vous des imitations.

Le Vin Mariani est inappréciable pour les hommes se livrant à un travail excessif, les femmes de santé délicate et les enfants malades. Il calme, fortifie et soutient le système, et ranime le corps et le cerveau. Il est inappréciable comme Tonicum d'été. Il peut être pris avec de la glace pilée ou du soda. Faites-en l'essai. Ménez-vous des imitations.

Le Vin Mariani est inappréciable pour les hommes se livrant à un travail excessif, les femmes de santé délicate et les enfants malades. Il calme, fortifie et soutient le système, et ranime le corps et le cerveau. Il est inappréciable comme Tonicum d'été. Il peut être pris avec de la glace pilée ou du soda. Faites-en l'essai. Ménez-vous des imitations.

Le Vin Mariani est inappréciable pour les hommes se livrant à un travail excessif, les femmes de santé délicate et les enfants malades. Il calme, fortifie et soutient le système, et ranime le corps et le cerveau. Il est inappréciable comme Tonicum d'été. Il peut être pris avec de la glace pilée ou du soda. Faites-en l'essai. Ménez-vous des imitations.

Le Vin Mariani est inappréciable pour les hommes se livrant à un travail excessif, les femmes de santé délicate et les enfants malades. Il calme, fortifie et soutient le système, et ranime le corps et le cerveau. Il est inappréciable comme Tonicum d'été. Il peut être pris avec de la glace pilée ou du soda. Faites-en l'essai. Ménez-vous des imitations.

Le Vin Mariani est inappréciable pour les hommes se livrant à un travail excessif, les femmes de santé délicate et les enfants malades. Il calme, fortifie et soutient le système, et ranime le corps et le cerveau. Il est inappréciable comme Tonicum d'été. Il peut être pris avec de la glace pilée ou du soda. Faites-en l'essai. Ménez-vous des imitations.

Le Vin Mariani est inappréciable pour les hommes se livrant à un travail excessif, les femmes de santé délicate et les enfants malades. Il calme, fortifie et soutient le système, et ranime le corps et le cerveau. Il est inappréciable comme Tonicum d'été. Il peut être pris avec de la glace pilée ou du soda. Faites-en l'essai. Ménez-vous des imitations.

Le Vin Mariani est inappréciable pour les hommes se livrant à un travail excessif, les femmes de santé délicate et les enfants malades. Il calme, fortifie et soutient le système, et ranime le corps et le cerveau. Il est inappréciable comme Tonicum d'été. Il peut être pris avec de la glace pilée ou du soda. Faites-en l'essai. Ménez-vous des imitations.

Le Vin Mariani est inappréciable pour les hommes se livrant à un travail excessif, les femmes de santé délicate et les enfants malades. Il calme, fortifie et soutient le système, et ranime le corps et le cerveau. Il est inappréciable comme Tonicum d'été. Il peut être pris avec de la glace pilée ou du soda. Faites-en l'essai. Ménez-vous des imitations.

Le Vin Mariani est inappréciable pour les hommes se livrant à un travail excessif, les femmes de santé délicate et les enfants malades. Il calme, fortifie et soutient le système, et ranime le corps et le cerveau. Il est inappréciable comme Tonicum d'été. Il peut être pris avec de la glace pilée ou du soda. Faites-en l'essai. Ménez-vous des imitations.

Le Vin Mariani est inappréciable pour les hommes se livrant à un travail excessif, les femmes de santé délicate et les enfants malades. Il calme, fortifie et soutient le système, et ranime le corps et le cerveau. Il est inappréciable comme Tonicum d'été. Il peut être pris avec de la glace pilée ou du soda. Faites-en l'essai. Ménez-vous des imitations.

Le Vin Mariani est inappréciable pour les hommes se livrant à un travail excessif, les femmes de santé délicate et les enfants malades. Il calme, fortifie et soutient le système, et ranime le corps et le cerveau. Il est inappréciable comme Tonicum d'été. Il peut être pris avec de la glace pilée ou du soda. Faites-en l'essai. Ménez-vous des imitations.

Le Vin Mariani est inappréciable pour les hommes se livrant à un travail excessif, les femmes de santé délicate et les enfants malades. Il calme, fortifie et soutient le système, et ranime le corps et le cerveau. Il est inappréciable comme Tonicum d'été. Il peut être pris avec de la glace pilée ou du soda. Faites-en l'essai. Ménez-vous des imitations.

Le Vin Mariani est inappréciable pour les hommes se livrant à un travail excessif, les femmes de santé délicate et les enfants malades. Il calme, fortifie et soutient le système, et ranime le corps et le cerveau. Il est inappréciable comme Tonicum d'été. Il peut être pris avec de la glace pilée ou du soda. Faites-en l'essai. Ménez-vous des imitations.

Le Vin Mariani est inappréciable pour les hommes se livrant à un travail excessif, les femmes de santé délicate et les enfants malades. Il calme, fortifie et soutient le système, et ranime le corps et le cerveau. Il est inappréciable comme Tonicum d'été. Il peut être pris avec de la glace pilée ou du soda. Faites-en l'essai. Ménez-vous des imitations.

Le Vin Mariani est inappréciable pour les hommes se livrant à un travail excessif, les femmes de santé délicate et les enfants malades. Il calme, fortifie et soutient le système, et ranime le corps et le cerveau. Il est inappréciable comme Tonicum d'été. Il peut être pris avec de la glace pilée ou du soda. Faites-en l'essai. Ménez-vous des imitations.

Le Vin Mariani est inappréciable pour les hommes se livrant à un travail excessif, les femmes de santé délicate et les enfants malades. Il calme, fortifie et soutient le système, et ranime le corps et le cerveau. Il est inappréciable comme Tonicum d'été. Il peut être pris avec de la glace pilée ou du soda. Faites-en l'essai. Ménez-vous des imitations.